30e ANNÉE (3e SÉRIE) N° 17 23 AVRIL 1908

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

*L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'*EDITION COMPLÈTE ; *de 10 francs à l'*EDITION PARTIELLE.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne).

NOTES ET SOUVENIRS
D'UN VIEUX MORALISTE

§ XLVIII. — Polémique moderniste
(suite)

ROMAN ET RÉALITÉ DANS L'ÉVOLUTION HISTORIQUE DE L'ÉGLISE

La *métaphysique* évolutionniste occupe, comme chacun sait, une très large place dans l'esprit de nos savants contemporains. C'est une lumière qu'ils estiment fulgurante, dont ils projettent complaisamment les rayons sur tous les faits d'observation qui leur tombent sous les sens, dans tous les champs de la connaissance et de l'activité humaines.

Comme il fallait s'y attendre, après l'histoire naturelle, qui a commencé, les autres sciences, les lettres, les arts, la morale et la sociologie, y ont passé ; l'enthousiasme universel n'a plus voulu voir dans l'étude de leurs variations que les phases de leurs progrès, c'est-à-dire les étapes successives, intimement enchaînées, de leur *évolution*. L'on n'est aujourd'hui réputé critique intelligent des choses d'histoire et de religion que si l'on fait acte de foi tout d'abord au premier article du Symbole de la pensée contemporaine, à la théorie de l'indéfini progrès par l'universelle évolution.

Tout naturellement, la tentation devait un jour ou l'autre se présenter, de plier l'histoire de l'Eglise aux règles communes de la théorie évolutionniste. Que les ennemis déclarés de la foi catholique et les libres-penseurs de tout acabit aient trouvé profit pour leur cause à y succomber, et même bruyamment, cela s'explique. Mais voilà que le modernisme emboîte le pas à la libre-pensée et donne à son tour, tête baissée, dans la critique évolutionniste de l'histoire de l'Eglise. Et cela se comprend moins de la part de gens qui se disent et prétendent vouloir loyalement rester catholiques. A ceux d'entre eux, du moins, qui sont de bonne foi, nous voudrions offrir aujourd'hui une lumière dont nous craignons bien qu'ils n'aient trop manqué dans les milieux rationalistes où il semble que s'élabore exclusivement leur pensée.

Suivant notre habitude, au risque même de paraître pécher par excès de générosité, commençons par faire largement l'exposé sincère de l'objection.

7e Objection. (La critique et l'évolution du christianisme)

« Appliquées à l'histoire du christianisme les méthodes de la critique historique ont conduit aux résultats que voici.

« L'histoire de l'Eglise, en tant qu'elle est l'histoire d'un organisme vivant, n'a pas des lois de développement différentes de celles qui gouvernent les autres institutions sociales. Or, c'est une loi élémentaire de l'évolution vitale dans chacune de ses manifestations, que tout organe réponde à un besoin de l'être vivant, et que toute dépense d'énergie soit déterminée par une exigence profonde du sujet.

« Ceci posé, l'histoire de l'Eglise s'explique et se comprend sans peine. Excessivement simple fut au début l'œuvre de Jésus, réduite à cinq ou six points de morale pratique : détachement de l'égoïsme sous toutes ses formes, purification intérieure, confiance dans l'avènement prochain du « royaume », amour de Dieu en tant que Père de tous les hommes et surtout du Messie son Fils adoptif par excellence, adhésion enfin au Christ, comme chargé du *message évangélique*, au Christ considéré comme la plus pure représentation personnelle et vivante de tout l'esprit du Message.

« Pendant quelque temps les fidèles vécurent de ces substantiels souvenirs du sublime Prédicateur, dans la persuasion de leur communion

intime, souvent prédite et voulue par lui, avec sa doctrine, son esprit, sa vie, sa personne, et par lui avec son Père.

« Mais peu à peu survinrent des modifications dans la toute petite communauté fidèle, héritière directe du Message. Ses adhérents se multiplièrent, apportant chacun à la masse son tempérament, ses curiosités, son prosélytisme. Les relations avec le monde du dehors devinrent nécessairement plus complexes. L'imagination et l'enthousiasme aidant, la réflexion de consciences exaltées commença de donner à la physionomie du Maître bien-aimé des traits et des dimensions que ne pouvait plus contenir le cadre primitif. De là dans l'âme des fidèles comme une dilatation d'idéal, et des besoins religieux nouveaux auxquels devaient nécessairement correspondre des adaptations inédites de la foi première.

« Le Message évangélique reçut alors l'extension et l'interprétation que réclamaient ces circonstances nouvelles, imprévues du Christ lui-même. Il se trouva parmi les fidèles des esprits distingués, les Evangélistes, les Apôtres, saint Paul et saint Jean surtout, qui, inconsciemment peut-être, se firent les échos de la pensée collective en ajoutant au Message, sans rien retrancher de sa substance, les traits supplémentaires de doctrine et de morale susceptibles de répondre aux besoins de la foi croissante, de plus en plus expansive et assoiffée de détails propres à renforcer, en l'enrichissant toujours davantage, l'idéal évangélique de la première heure. C'est ainsi, par exemple, que la théologie paulinienne est venue se superposer sur le Message, où l'historien ne saurait en découvrir aucune trace, même à l'état embryonnaire.

« Dans un sens, historiquement incontestable, dit-on, c'est donc la foi, aiguillonnée par des nécessités d'adaptations aux besoins religieux de la communauté croyante, c'est la foi qui s'est créé à elle-même tous ces différents objets à précisions successives de plus en plus nombreuses et compliquées, dont s'est peu à peu formé le corps entier de la doctrine théologique, de la morale et de la constitution organique sociale de l'Eglise telles que nous les avons aujourd'hui.

« Plus clairement, et en bon français ordinaire : Quoi qu'il en soit du caractère surnaturellement inspiré de la révélation proprement évangélique et de la divinité du Christ, héraut du Message, trois choses paraissent historiquement évidentes, à savoir 1° qu'au Message purement *prophétique* et apocalyptique du début a succédé la phase *théologique* de son développement ; 2° que cet apport théologique est *étranger à l'œuvre messianique* primitive ; et donc 3° que sur le « substratum évangélique » fondamental l'évolution de la pensée et de l'activité humaines a fait son œuvre de perfectionnement continu, ainsi qu'il arrive en cas analogue partout ailleurs.

« Comparez, par exemple, le peu de données qu'offre à la foi le texte du *message* initial, avec les luxuriantes végétations de la théologie trinitaire et christologique issues des élaborations successives de la dogmatique paulinienne, de l'hellénisme johannique et des définitions conciliaires de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcédoine. Constatez encore, avec l'histoire, le prodigieux accroissement de la doctrine de foi et de l'organisme ecclésiastique à travers les âges, depuis l'ère patristique jusqu'à nos jours.

« Que tout cela soit apport humain, naturel, extra-biblique, c'est de la dernière évidence. Non pas, certes, que ce soient des apports totalement *hétéronomes* et comme plaqués arbitrairement sur le Message sans intime correspondance avec lui. Au contraire ; tout cela étant la raison même et l'activité sociale mises au service de la foi, en fonction de son idéal toujours au fond persistant et identique à lui-même, tout cela n'est que l'irradiation prolongée du Message ; et si les couleurs prodigieusement riches et variées dont il se pare aujourd'hui à nos yeux viennent d'ailleurs que sa propre source à lui, elles lui font cependant un cadre qui met harmonieusement en relief sans les altérer les traits simples de sa physionomie originale. Qu'importe la palette, tout humaine, où les artistes de vingt siècles ont trempé leurs pinceaux, si ce travail d'enjolivement indéfini, là toutefois où il ne lui est pas arrivé de la travestir, n'a fait qu'orner l'œuvre fondamentale du Messie d'une plus éclatante beauté ? Qu'importe au croyant la superposition du roman à la réalité, de la poésie à l'histoire, de la *théologie* à l'*évangile*, si le *Christ de la foi* présente n'est en définitive qu'une image considérablement agrandie et embellie du *Christ de l'histoire* ?

« Que ces illustrations successives du Message primitif et de la physionomie historique de Jésus soient œuvres normales de la grande universelle loi d'évolution, rien de plus évident encore. Il est arrivé à la société chrétienne ce qui arrive de toute nécessité aux autres, à tout organisme vivant nouveau-né. Il est très facile de suivre à la trace tous les développements de l'Eglise, rien que par la constatation historique des nécessités de vivre, de croître, d'agir et de se défendre où elle s'est trouvée. Pas un dogme, pas une précision doctrinale, et aussi pas une institution sociale nouvelle, pas une nouveauté de foi ou de discipline, enfin, qui n'ait historiquement sa raison d'être dans le besoin antécédent d'une controverse à trancher, d'une exigence d'ordre public à satisfaire ou simplement d'un concours inédit de circonstances à utiliser.

« Tout cela est devenu d'enseignement banal depuis que l'on commence à prendre l'histoire au sérieux. L'Eglise n'est plus pour nous cette vénérable et forte personne que nos bons petits manuels de théologie ou de catéchisme nous représentaient comme pleine de puissance et de santé dès son origine, sortie à l'âge adulte des mains de son Fondateur et traversant fièrement les siècles dans son intangible splendeur origi-

nelle, avec l'ennui sans doute de modifier quelquefois légèrement son costume par raison d'opportunes condescendances aux exigences des milieux, mais sans rien perdre de l'abondance de vie et de fécondite que le Christ aurait pris soin de lui donner, sans rien apprendre de plus que ce qu'il avait pris soin de lui faire connaître avant de l'abandonner à ses humaines destinées sur la terre.

« Tel était le rêve de nos pères. On sait aujourd'hui que tout autre est la réalité. On connaît les débuts modestes de sa vie, les phases d'accroissements successifs par où elle a passé. On n'ignore plus le peu que son Symbole naissant offrait à la foi des premiers fidèles, l'état rudimentaire de ses organes à l'aurore de son existence, et l'on compte très bien d'âge en âge les séries inédites d'apports sédimentaires qui ont peu à peu enflé ses dimensions dans tous les ordres de son expansion doctrinale et disciplinaire.

« Et pourquoi se scandaliserait-on de cette conception évolutionniste de l'Eglise ? Outre que c'est là un fait historiquement incontestable, qu'il faut donc bon gré mal gré admettre, n'était-il pas de toute sagesse que la vie de l'Eglise fût, dans le plan providentiel, harmoniquement moulée sur la nature qu'elle devait sanctifier, et qu'elle fût donc soumise, elle aussi, aux lois profondes qui sont comme l'âme et la charpente même de l'œuvre infiniment belle du Créateur ? N'y a-t-il pas plus de vraie théologie, plus de foi et de sens surnaturel, en même temps que plus de bon sens, à considérer l'Eglise comme un supplément de vie divine infusé dans les artères mêmes de l'humanité, pénétrant et épousant tous les reliefs de la nature, au lieu d'y voir cette entité sociale fictive que d'aucuns prétendent avoir été créée à l'état parfait dès le début et plantée ainsi au sein des civilisations humaines dans une rigide immutabilité qui serait, pour l'avenir comme dans le passé, le pire scandale du bon sens et de l'histoire, l'inévitable cause du divorce de l'Eglise avec la société civile et de la ruine définitive des deux à la fois ?

« La vérité est tout autre, et la voici dans sa loyale expression. Sous la réserve de l'orientation fondamentale immuable qu'elle tient de l'esprit du Message évangélique, l'Eglise, au cours des temps, s'adapte aux besoins des âmes qu'elle a mission de sanctifier ; et la loi d'évolution qui explique toutes ses déformations et transformations d'hier laisse fatalement la voie ouverte aux changements que pourront avoir à subir demain, pour s'adapter aux mœurs nouvelles des peuples et aux évolutions de leur vie, ses doctrines et ses préceptes.

« Il est des dogmes qui ont fait leur temps, qui ont vieilli et n'ont plus de sens pour l'esprit moderne. Qu'on les supprime ou qu'on les modifie ! comme l'on supprime ou l'on modifie des lois qui ont cessé d'être bonnes parce qu'elles ne correspondent plus aux besoins de la société, qui en souffre au lieu d'en vivre.

« Le vieux concept théologique de l'immutabilité des dogmes est à abandonner ; à réformer aussi l'idée scolastique de la *vérité* dans ces formules doctrinales. Ainsi l'exige la loi d'évolution qui est la contradiction même de l'immutabilité dans les choses vivantes d'ici-bas.

« Faudra-t-il pour cela conclure que l'Eglise s'est trompée et qu'elle ruinera son crédit dogmatique le jour, par exemple, où, sous l'irrésistible exigence des temps nouveaux, elle renoncera au principe de l'indissolubilité du mariage ? Nullement ! Elle a bien agi, autrefois, quand elle a promulgué ce principe ; elle agira bien encore quand elle y renoncera. Pratiques variées, disparates, contraires même, c'est vrai ; mais non pas erreur, si enfin la « vérité de vie » consiste pour l'homme ici-bas, non pas dans des combinaisons métaphysiques de concepts, mais dans l'adaptation harmonique des meilleurs moyens de vivre avec les naturels besoins de ses changements évolutifs.

« Que si l'on veut à tout prix éviter à l'Eglise l'ennui d'une contradiction sur le terrain des idées, qu'on garde les dogmes si l'on veut tels quels, dans la sphère spéculative des images conceptuelles, comme expressions d'un certain idéal qui reste quand même avec sa vérité de perfection propre ; mais qu'on les dégage de toute portée morale immuable *ne varietur* et que l'on n'hésite plus à réaliser, sur le terrain pratique des faits, l'accord d'adaptation que réclame impérieusement l'évolution de l'esprit moderne. C'est fatal. La loi d'évolution est universelle, et l'on sait suffisamment que l'Eglise n'y a pas échappé. Il faut choisir, donc. Ou l'Eglise va s'y conformer d'elle-même pour l'avenir, ou elle va se raidir là contre. Dans le premier cas, c'est l'accord entre les deux sociétés, c'est la vie ; dans l'autre, c'est la mort. »

Le lecteur aura remarqué, au début de cet exposé, la formule de réserve où nous disions : « Quoi qu'il en soit du caractère surnaturellement inspiré de la révélation proprement évangélique et de la divinité du Christ, héraut du Message. » Il y faut revenir un instant. Tous les modernistes ne sont pas « radicaux » au même degré. L'exposition que nous venons de faire correspond à la mentalité moyenne des modérés, qui voudraient bien, tout en modernisant l'Eglise, rester catholiques ; et s'il leur arrive de se laisser aller très loin, jusqu'à des pensées et des formules de langage parfaitement hérétiques, au moins n'en ont-ils pas conscience et s'imaginent-ils quand même faire œuvre de foi conciliable avec la conviction qu'ils gardent toujours de l'inspiration surnaturelle des Livres saints et de la divinité de Jésus-Christ.

Tout autre, et infiniment plus logique, est l'attitude des modernistes radicaux. Ceux-là, tout simplement, nient la révélation, l'inspiration de l'Ecriture et la divinité du Christ. Pour eux Jésus a été un homme très sage, très vertueux, qui s'est cru Messie et chargé de préparer le peuple juif à la *Parousie* imminente (l'avènement du Royaume).

Œuvre humaine, donc, et humaine aussi toute l'évolution qui l'a compliquée dans la suite. Chacun y a mis un peu du sien, ses imaginations, ses commentaires. Les circonstances aidant et aussi la disposition crédule et les besoins religieux des fidèles, peu à peu tout un appareil, humain toujours, s'est superposé à la légende primitive, appareil dogmatique de formules pour l'esprit, appareil moral de préceptes pour traduire « en vie » les données accrues de la légende, appareil social enfin, de bonne heure hiérarchisé, pour le gouvernement religieux de la communauté des adhérents au Christ.

Continuez sur ce train-là, et vous avez, œuvre humaine de tout point, la croissance évolutive de l'Eglise, ses défaillances, ses succès, ses pouvoirs, ses institutions, ses articles dogmatiques, tout l'ensemble enfin de ses transformations séculaires en fonction de la légende issue du Message évangélique primitif, en fonction de ses adaptations pratiques aux évolutions sociales du milieu où les fidèles l'ont vécue sans interruption.

Voilà comment tous les dogmes nouveaux, éclos depuis l'ère initiale, sont, si l'on veut, *en germe* dans le Message qui en a été l'occasion, le point de départ, la source... Evolution !

Voilà comment dogmes et institutions sont *œuvre humaine*, soumise aux lois ordinaires de la nature... Evolution !

Voilà comment l'*immutabilité* dans les dogmes et les institutions de l'Eglise est un non sens, la contradiction de tout ce qu'il y a de plus évident en fait de philosophie et de critique d'histoire... Evolution !

Voilà comment l'Eglise d'aujourd'hui ne sera pas plus l'Eglise de demain qu'elle n'est l'Eglise d'hier, les trois Eglises restant cependant identiques entre elles dans la permanence d'un élément fondamental de leur vie, qui est la substance du *Message* évangélique, réduit par exemple aux termes extrêmement simples où Jésus-homme l'a lui-même formulé.

Voilà comment une vérité dogmatique immuable, à part ce que dans le fond elle peut avoir encore gardé du *Message*, n'a rien à voir avec la vie de l'Eglise, qui peut rester évangélique à travers toutes les successions et contradictions de formules dogmatiques, la vie religieuse inaugurée par le Christ étant une *vie d'action* et non de pensées, de vertu pratique et non de métaphysique plus ou moins intellectualiste, une vie enfin qui est d'autant plus parfaite, plus « vraie », que se réalisent mieux les relations harmoniques du Message avec les circonstances ambiantes de l'évolution sociale des peuples.

Voilà comment : 1° la *puissance du pape* est un apport humain, tout d'évolution circonstancielle, émané, comme tout le reste, de la conscience collective des fidèles ; comment 2° il n'y a point de *magistère infaillible* dans l'Eglise ; comment 3° l'évolution va *démocratiser* tout cela en élaguant de l'autorité dogmatique et disciplinaire de l'Eglise romaine actuelle les branches folles, mortes ou à peu près, dont la végétation, désormais parasite, a eu jadis son principe dans un absolutisme monarchique qui n'est plus de notre temps.

Voilà comment toutes les formes de religions à base commune, issues du *Message*, les protestantes et catholiques entre autres, peuvent se donner la main, se réconcilier, se fondre charitablement en une seule, sur le terrain du minimum de la prédication évangélique de Jésus, chacune faisant bon marché des excroissances évolutives postérieures, lesquelles, en différenciant le Message primordial, ont par là-même causé les divergences théologiques et rituelles qui séparent malheureusement aujourd'hui beaucoup d'enfants tout près de s'aimer — s'ils se contentaient de se croire obligés seulement à se reconnaître les fils du même Père qui est aux cieux, les frères du même Christ qui est venu de sa part leur donner le Sermon sur la montagne.

Voilà, enfin, comment la religion nouvelle, élargie, libéralement dilatée parce que infiniment simplifiée et devenue seulement une association pieuse à but de pratiques morales évangéliques, voilà comment, disons-nous, la religion chrétienne peut se réconcilier avec l'esprit moderne, échapper à tout conflit avec lui, mieux que cela l'embrasser, le vivifier, en devenir moralement l'âme et le plus fécond auxiliaire ; et comment carte blanche est donnée à l'esprit moderne dans le domaine des idées, qui n'a rien à voir avec le domaine de la foi où les croyants cantonneront désormais leur évangélique religiosité, quitte, en cas de besoin et de contact accidentel, à l'harmoniser tout de suite évolutivement avec les exigences progressives, sacrosaintes à priori, du susdit esprit moderne !... Evolution !

On ne nous accusera pas, sans doute, d'avoir marchandé au modernisme le droit de se faire entendre. Quelques-uns de ceux qui le connaissent, pour l'avoir fréquenté, trouveront même que nous avons parlé en son nom avec plus de force et de clarté qu'on n'en trouve ordinairement chez ses défenseurs les plus autorisés. Il le fallait ainsi, en raison de l'extrême importance du sujet qui est aujourd'hui en cause. Il n'y a pas qu'une route pour conduire au modernisme. Chacun peut se défendre d'y être arrivé par le même chemin que son voisin. Nous pensons toutefois que le plus grand nombre s'y est laissé conduire par la théorie séduisante de l'universelle évolution, qui a tant fasciné de grands et bons esprits depuis cinquante ans. Voilà pourquoi il nous a paru utile d'en faire une très sérieuse étude à part, à l'usage non seulement des victimes plus ou moins conscientes du mirage métaphysique de l'évolution, mais aussi de certains de nos meilleurs apologistes catholiques qui n'en jugent et n'en parlent pas toujours, surtout à propos de l'histoire de l'Eglise, avec toute la prudente correction qu'il faudrait. Voici donc notre réponse.

Réponse. — La matière est touffue ; essayons d'y mettre un peu d'ordre. Nous parlerons successivement 1° des différentes manières de comprendre l'évolution en général et 2° de l'évolution historique de l'Eglise.

I. *Différentes manières d'entendre l'évolution.* — *La théorie de l'évolution* n'est ni un *fait* ni une collection de faits, mais une formule de *loi* synthétique, et donc une expression théorique de ce que l'on pense être l'explication vraie des faits observés. C'est donc une construction *philosophique,* et, mieux que cela, de la plus pure et abstraite *métaphysique.* Qu'est-ce, en effet, que ces mots : *espèce, nature, propriétés, accidents, variétés, germe, vie, âme, nisus formativus,* etc., etc, sinon des mots qu'il est impossible de prononcer sans y mettre au fond le contenu archimétaphysique d'idées correspondantes, bel et bien abstraites et universelles ?

Voilà déjà une première réflexion, une observation utile, à l'adresse de gens qui font profession de n'être point philosophes, de ne pas croire à la philosophie, de ne la faire intervenir en rien dans leur critique évolutionniste.

Mais qu'entendent-ils eux-mêmes au juste par *évolution ?* La chose est-elle ou leur paraît-elle donc si évidemment claire qu'il n'y ait point besoin de s'en expliquer ? Aidons-les à se comprendre eux-mêmes.

L'*évolution* peut s'entendre de quatre manières très différentes. Nous avons d'abord l'*évolution transformiste absolue* qu'on appelle aussi *transformisme* tout court. Celle-là ne se borne pas à l'idée de changements successifs et coordonnés dans un même être ou dans une même série d'êtres, suivant une certaine loi d'acquisitions progressives ; elle admet, en plus, que cet accroissement d'acquisitions peut aller jusqu'à faire sortir l'individu du cadre de son espèce pour le faire entrer dans celui d'une espèce supérieure immédiatement voisine.

L'*évolution non transformiste,* au contraire, s'en tient aux acquisitions possibles dans la limite des espèces fixes, limite infranchissable. Ainsi, l'évolutionniste de cette école admettra très bien l'évolution possible de l'être humain dans tous les ordres de ses perfections spécifiques, depuis l'état rudimentaire où il se serait trouvé alors que Dieu aurait mis une âme raisonnable dans le corps d'un anthropoïde perfectionné, jusqu'à l'état de développement que peut présenter un composé humain, aussi parfait que possible, du xx^e siècle. Mais il n'admettra pas, comme le transformiste radical, que l'animal a ses origines dans un végétal transformé par évolution, et que la vie de la plante elle-même, que toute vie organique procède originairement d'une rencontre de forces minérales physiques, chimiques, ou mécaniques, ce qui aboutit à la formule du monisme universel de Hæckel.

Entre ces deux extrêmes on peut loger le *darwinisme* qui est un *évolutionnisme-transformiste restreint* et qui, s'il admet la transformation des espèces supérieures entre elles, s'en tient là cependant, et suppose aux origines quelques types spécifiques de vivants, en petit nombre, non transformables entre eux, ni dérivés évolutivement de la matière inanimée, et d'où seraient issus, par évolutions transformatrices successives, suivant orientation de quelques grandes lignes générales parallèles, toutes les espèces indéfiniment multipliées qui vivent encore ou ont laissé trace de leur existence dans les annales de l'histoire naturelle.

Voilà déjà trois manières assez différentes d'entendre l'évolution. En voici une quatrième, très vulgaire, et sujette encore à équivoque beaucoup plus que les précédentes.

Brunetière a écrit des volumes sur l'*évolution des genres* en littérature. On dit couramment : évolution de la langue, du style ; évolution de la médecine, du droit, de la marine et de l'armement militaire, de la politique, de l'architecture, de l'automobilisme, etc.

Qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'évolution *vitale,* issue finalement d'un principe *intérieur* qui va se révélant davantage en des circonstances favorables, avec l'évolution classique enfin telle que la science l'entend en histoire naturelle ? Mais voilà ! Partout où l'on constate un progrès par apport de nouveautés, l'idée d'évolution se présente à l'esprit, tant on en a fait le synonyme de progrès. Et alors, peu importe l'origine des apports, peu importe leur mode d'union avec le sujet auquel ils s'appliquent, qu'ils perfectionnent. Le fait de leur présence constitue une amélioration, un accroissement de perfection : donc, c'est de l'évolution tout de même, puisque c'est de l'accroissement et du progrès ; mais c'est de l'évolution *par le dehors,* par juxtaposition d'éléments nouveaux ou si l'on veut encore par *superposition sédimentaire* de couches successives, sous la direction toutefois d'une intelligence qui règle, au gré des circonstances, et suivant les besoins, l'adaptation de ces apports étrangers, de ces *nova* à la place ou à côté des *vetera.*

Par opposition aux trois autres, qui toutes ont cette commune caractéristique d'être des évolutions *organiques,* procédant, comme on dit en philosophie, *ab intrinseco,* d'un principe vital intrinsèque, celle-ci pourrait être appelée *évolution inorganique ;* le mot est juste, quoique pas assez pittoresque. Il serait tout aussi exact, et plus significatif, de la nommer *évolution sédimentaire.* Mais les savants trouveraient vulgaire cette expression, et probablement sujette à équivoque. Pour leur faire plaisir nous dirons *hétéronome* par opposition à l'évolution vitale organique qui est *autonome.* Au surplus, *évolution hétéronome, évolution sédimentaire,* c'est tout un, au fond, et nous ne nous gênerons pas pour employer indifféremment les deux manières de dire. Le lecteur verra tout à l'heure pourquoi

nous attachons une certaine importance à ce détail de langage.

II. *De l'évolution dans l'histoire de l'Eglise.* — Et maintenant, de quelle évolution veut-on parler quand on prétend appliquer à l'histoire de l'Eglise les principes de la critique évolutionniste? Nous en avons quatre au choix : 1° évolution organique à transformisme universel ; 2° évolution organique à transformisme limité; 3° évolution organique sans transformisme spécifique aucun; 4° évolution enfin inorganique ou hétéronome.

Les deux premières sont évidemment à écarter, personne, ni chez nous ni dans le monde moderniste, n'imaginant la raison d'être du transformisme de Lamarck ou de Darwin dans le cas de l'Eglise. Si tout le monde s'accorde à la dériver de l'institution du Christ, ou simplement du Message évangélique, il n'est pour personne question d'en expliquer les origines ou les destinées futures par voie de transformations sociologiques spécifiques. Ceux mêmes qui rêvent pour elle les modifications profondes que l'on sait et emploient volontiers le mot transformation (nullement synonyme de transformisme) entendent bien lui garder sa caractéristique spécifique initiale et propre, immuable même. Mieux que cela, ils ne la trouvent à modifier que parce qu'elle se serait d'après eux écartée de son type spécifique primordial, auquel, loin de vouloir l'en éloigner, ils entendent la ramener en la débarrassant des *impedimenta* touffus, étrangers, qui la déforment. Donc, point d'évolution transformiste dans l'histoire de l'Eglise.

Le débat se trouve désormais circonscrit aux deux hypothèses restantes : évolution organique ou *autonome*, évolution inorganique ou *hétéronome*. Ici le moderniste flaire un piège, et sans doute hésitera à répondre, si on le prie de dire nettement à laquelle de ces deux sources philosophiques il emprunte, sans le savoir peut-être, les principes de sa critique évolutionniste. Nous allons l'y aider.

Il y a deux manières possibles — pas trois — de concevoir le développement de l'Eglise par évolution : 1° la manière du *germe* initial qui, sous l'influence du principe vital, parfait en lui-même dès l'origine, manifeste peu à peu ses puissances de vie, suivant une orientation fixe dès le début, d'après une loi d'organisation spécifique, qui peut bien emprunter au dehors les objets de son activité, les éléments matériels assimilables de sa vie propre, mais qui ne se laisse imposer du dehors ni le principe, ni la direction de ses accroissements, ni l'assimilation forcée d'aliments qui ne conviendraient pas à l'avance à l'un et à l'autre ; 2° la manière du *fondement*, disons, pour exemple, de « l'esquisse » à traits simples que peu à peu perfectionne l'artiste par un dessin de plus en plus fini et parfait, d'abord, et qu'il recouvre ensuite de couleurs, en retranchant, corrigeant, ajoutant ce qu'il faut, jusqu'à ce que l'adaptation harmonique de tous ces traits, de toutes ces couleurs, de toutes ces additions et de toutes ces retouches aboutisse à l'œuvre du tableau final. Œuvre de *vie* dans le premier cas, de *construction* artificielle dans le second ; œuvre d'épanouissement d'un pouvoir organique et d'un plan tout *intrinsèques* dans le premier cas œuvre de superpositions sédimentaires tout *extrinsèques* dans le second.

Il y a un abîme entre les deux, tout simplement, l'abîme qui sépare dans leurs causes profondes le travail immanent de la plante du travail architectural d'un bel édifice, d'un palais ou d'une cathédrale. L'architecte de la vie est *dans* son œuvre, l'autre *dehors*. Tout est là. Evolution toujours, si l'on veut — nous ne tenons pas au mot — mais *autonome* ou *hétéronome*. C'est l'un ou l'autre. Il faut se décider et répondre à notre question : Quand le modernisme prétend appliquer les principes de la critique évolutionniste à l'histoire de l'Eglise, à l'interprétation des lois de son développement, de quelle manière l'entend-il? Est-ce la première ou la seconde qui a ses préférences?

Le moderniste avisé ne répondra pas. Il sait fort bien qu'il est trop catholique et « vieux jeu » de s'en tenir à l'évolution vitale autonome des théologiens, et pas assez, de présenter l'évolution de l'Eglise comme une simple succession de couches sédimentaires, inorganiques, hétéronomes, artificiellement superposées de mains d'homme.

Pour fuir le danger évident de contradiction qui le menace, il nous dira — et il nous dit — qu'une troisième hypothèse lui reste, l'hypothèse des deux modes d'évolution fondus ensemble, fonctionnant à la fois ; et il s'y cantonne, cette position de juste milieu paraissant lui offrir tous les avantages des deux extrêmes, sans les inconvénients qu'ils présentent à l'état isolé.

Ainsi, d'après cela, le développement de l'Eglise serait, il est vrai, 1° une construction du dehors, par apports successifs de matériaux superposés de façon toute naturelle et artificielle, sur la *base* originelle du Message évangélique, une série de légendes, de théories, de pouvoirs et d'institutions sociales, inventés, détruits, modifiés, restaurés, augmentés, changés enfin et changeables à l'infini au fur et à mesure des besoins de la société fidèle, œuvre donc, sous ce rapport, toute *ab extrinseco*, parfaitement hétéronome; mais, 2° ces superstructions successives, ces apports sédimentaires n'auraient pas été ridiculement plaqués au hasard, comme on semble l'imaginer, sur le fond primitif du Message ; ils ne se seraient peu à peu réalisés qu'en fonction d'une exigence et comme d'une sorte de postulat de vie toujours radicalement immanent, donc autonome, dans le *substratum évangélique* qui est comme la moelle, et l'âme, si l'on veut, ou l'essentielle ossature de la religion chrétienne ; d'où il suivrait que le développement de l'Eglise serait bien celui d'un *germe* vivant, qui va s'assimilant des éléments du dehors pour vivre et pour croître, ce qui est pro-

prement une opération organique, donc *autonome*, et nullement la superposition de cailloux et de mortier qu'on donne sottement comme image fidèle de l'idée que se font les critiques de l'évolution historique de l'Eglise.

Voilà enfin qui est parler, et dire quelque chose. Notez, ami lecteur, que c'est le fin du fin, la dernière ressource du modernisme, l'essai de réponse unique qui ait été fait à notre fâcheux interrogatoire, la seule et très certainement la dernière qu'il soit possible d'imaginer. Serrons la de près ; ce ne sera temps perdu ni pour eux, ni pour nous peut-être.

Soyons courtois, toujours. Contentons-nous de constater qu'il y a une dose peu ordinaire d'audace ou d'inconscience dans cet énorme sophisme où la critique rationaliste se flatte d'éviter les derniers coups de notre impitoyable logique.

Un *germe vivant*, le Message évangélique ? Développement organique de *ce germe vivant*, l'évolution historique de l'Eglise ? Et nouveauté d'inventions occasionnelles, *étrangère au Message*, superposées du dehors au Message, comme légende sur trait historique, toute la végétation spirituelle et temporelle de l'Eglise dans ses institutions et dans ses dogmes ???

Voyons cela un peu. Au fond c'est assez simple. Le gland est un germe vivant, le chêne en procède ; et de même toute plante, tout animal, tout être à vie progressive, issu d'une graine initiale. Je demande, en toute honnêteté de bonne foi : Dans sa réalité de vie et d'accroissement, la frondaison du chêne est-elle *étrangère* à la vie du gland, superposée du dehors au germe, comme la toiture d'une maison est, dans sa réalité de position, étrangère aux fondements, superposée artificiellement aux murs qui la supportent ? Est-ce compliqué cela ? Ne suffit-il pas du bon sens vulgaire, mais droit, pour saisir et affirmer loyalement la différence ?

J'entend bien que toute maison ne comporte pas la toiture d'une cathédrale, et donc que l'architecte doit choisir, parmi tous les sytèmes possibles de couverture, celui que *postule*, que *demande*, dont *a besoin*, l'édifice particulier qu'il construit. Mais pour convenable et adaptée qu'elle soit aux murs et à l'ensemble de la maçonnerie, la toiture en sera-t-elle moins chose *étrangère* dans sa réalité, dans les conditions occasionnelles de sa superposition, aux fondations, aux planchers, aux murailles, aux façades ?

N'est-ce pas lamentable, et pour la pauvre raison humaine humiliant, de voir des gens qui se disent et orgueilleusement s'estiment supérieurs en intelligence à tous leurs contemporains catholiques, aboutir pour se justifier à une si grossière et indigente équivoque !! Ils jouent sur le mot *étrangère*. Regardez-y de près et vous verrez que nous n'avons pas tort de les déshabiller ainsi.

L'infaillibilité pontificale est *étrangère* au Message, disent-ils, œuvre de légende et de fabrication humaine superposée au Message, et aussi tout le reste : articles de symboles, définitions de conciles, hiérarchie, sacrements, rites, pouvoirs sociaux, institutions publiques nouvelles de tout genre. Tout cela est *étranger* au Message, parce que tout cela n'est pas dans le Message. Vous comprenez ? Puisque ce n'est pas dedans, c'est donc dehors !... Limpide !

Et cependant, l'infaillibilité pontificale *n'est pas étrangère* au Message, disent-ils encore, non plus que le reste ci-dessus sommairement énuméré, parce que tout cela *s'ajuste* au Message ; adaptation par le dehors, c'est vrai, mais enfin adaptation. Vous comprenez ? Puisque le chapeau va bien à la tête qui le « postule », qui en « a besoin », le chapeau *n'est pas étranger* à la tête comme serait, par exemple, une pelle à feu ou un revolver !... Limpide, encore !

Aux bons amis de la critique rationaliste, qu'il faut bien ménager, puisque ce sont des savants d'abord, et des adversaires de l'Eglise ensuite, on dit ceci : « Vous avez raison : tout le développement de l'Eglise est *étranger à l'Evangile ;* ce n'est qu'œuvre de construction humaine superposée sans autre autorité ni valeur que tous les apports sédimentaires historiques analogues dans le développement évolutif des sociétés civiles, des institutions humaines quelconques. »

Aux braves catholiques inquiets, aux croyants qu'il ne faut pas trop effaroucher non plus, on dit ceci : « Mais comment donc ? Rien de plus vénérable que toutes les institutions de l'Eglise ! Rien de tout cela *n'est étranger* au Message évangélique. C'est la continuation, l'expansion, le développement vital de l'œuvre de Jésus. Tout cela était en germe à l'origine. Tout cela est l'aliment de la foi et de la vie religieuse. Continuez, braves gens, à croire de votre mieux que l'esprit de Jésus circule toujours au fond — oh combien ! — de la société ecclésiastique, ainsi qu'il y a toujours — au fond — circulé pendant toute l'évolution de son développement historique. Restez en paix ! Continuez de communier avec Jésus, avec ses apôtres, avec les croyants de tous les siècles dans la foi aux dogmes actuels, à l'infaillibilité du Pape, à l'indissolubilité du mariage, dans l'obéissance au Siège apostolique. » (A la cantonade : ... en attendant que tout cela change !...). Et allez donc !...

Et tout cela peut changer, doit changer, va changer. *Probatur :* un toit vieilli peut et doit se remplacer par un autre, et, on le change. Ainsi en est-il, évidemment, des superpositions humaines au Message évangélique, qui ont vieilli, qui ne lui vont plus, qui, au lieu d'en favoriser les expansions, paralysent son esprit, qui, d'un mot, au lieu de servir la cause de l'Eglise, lui font tort et la compromettent.

On ne nous dit pas, par exemple, pourquoi le paysan mécontent de la végétation de son chêne ne pense pas à remplacer sa chevelure par une autre. Voilà pourtant qui serait intéressant et ne manquerait pas de projeter une lumière utile sur

l'équivoque moderniste. Car, enfin, pourquoi? pourquoi??... sinon parce que la végétation du chêne vient du dedans, procède finalement du germe, est l'effet normal d'un principe permanent de vie interne, tandis que la toiture ne procède pas des murailles, pas plus que le chapeau n'émane du cuir chevelu, auquel je vous dirai, cependant, monsieur, qu'il est *étranger* ou *non étranger*, suivant qu'il pourra vous être agréable. Affaire de pile ou face dans l'emploi du mot, c'est ce que nous appelons, en logique, sophisme d'équivoque, en bon français pour rire, jeu de mots, vulgo : calembour...

Quant à dire que le toit est en *germe* dans les fondations, que le chapeau est en *germe* dans le crâne, c'est une licence de langage un peu forte, qui n'est pas à l'usage du commun des mortels. Tout au plus peut-on la comprendre chez quelque coryphée du modernisme exégétique assez élevé au-dessus de l'humanité pour se croire le droit d'outrager dans la même insulte le Pape et le sens commun.

Restons sérieux, au moins *ratione materiæ*.

Dans quel sens l'oxygène ou le carbone que fixe la plante, et dont elle vit, lui est-il *étranger ?* Comme apport extérieur alimentaire, il est étranger, vient du dehors, *c'est vrai ;* comme assimilation vue dans son principe, il est étranger, *c'est faux*. L'œuvre vitale d'assimilation a deux faces : par l'une elle regarde le dehors dont elle dépend, comme l'estomac dépend du pain qu'il absorbe; par l'autre elle émane du principe de vie qui est, lui, tout interne, ce qu'il y a de plus autonome et immanent, *ab intrinseco* comme disent les philosophes.

Et ce principe de vie a ses exigences à priori, ses lois d'opération fixées à l'avance, et donc ses *choix*, autonomes autant qu'obligatoires, d'aliments extérieurs. Pourquoi, je vous prie, est-ce du pain, et non un caillou, que *veut* l'estomac, sinon parce que la faculté digestive réclame l'un et refuse l'autre? Le « choix » a donc sa raison d'être, et aussi la nutrition et le développement qui en résultent, dans les virtualités profondes de l'être vivant, nullement dans des superpositions du hasard. La cause et la mesure de la perfection évolutive de l'être vivant lui vient donc de sa propre loi de vie à lui, autonome et à priori, nullement de l'art tout extérieur, plus ou moins conscient, qui voudrait lui imposer des perfections d'être à son goût.

Mieux que cela. Un gland devient un chêne, jamais un roseau. Pourquoi encore? C'est la vie et l'évolution dans les deux cas, et, dans les deux cas, apport d'éléments externes identiques (oxygène, carbone...) pour la nutrition. Appelez cela âme, principe de vie, *nisus formativus*, virtualité immanente, comme vous voudrez. Le mot n'importe pas. La chose reste certaine. L'architecte a le choix du style quand il bâtit. La nature, non! Chaque germe a le sien fixé à l'avance; il se développe sans sortir de la ligne de son type spécifique. Le style du chêne n'est et ne peut pas être celui du roseau. Et quelque soin que vous apportiez à qualifier d'étrangers les matériaux qu'il absorbe, pour s'en nourrir, en vivre, et arriver à son développement spécifique normal, oserez-vous dire que le « style », lui aussi, à cause de cela, est *étranger* au germe?

Si donc l'Eglise est un organisme vivant comme vous vous plaisez à le dire, ce qui est très vrai, du reste, pourquoi refusez-vous de voir dans son développement historique le simple épanouissement progressif des virtualités de vie latentes dès l'origine en son germe, suivant la loi d'orientation organique fixe, propre à tout être vivant?

Inventions humaines, *étrangères*, les nouveautés que nous y montre l'histoire, dites-vous? — Inventions humaines étrangères aussi, sans doute, les nouveautés que nous révèle la croissance du chêne quand avec de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone, il pousse ses rameaux, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits? Oui ou non, le chêne adulte était-il dans le gland, non pas *actu* mais *virtute?* Oui ou non, toute la frondaison de la société ecclésiastique était-elle dans son institution embryonnaire non pas *actu* mais *virtute?* Et ne voit-on pas assez comment chapeau et toiture ne sont à l'avance ni *actu* ni *virtute* dans une tête ou dans les quatre murs d'une maison?

Sur quoi le moderniste, devenu plus soucieux de précision, nous répond, et il le faut bien, que le développement de l'Eglise n'est pas tout à fait celui du gland par rapport au chêne. Pour elle, il n'y a point de germe proprement dit à l'origine. Il y a un fait qui a été l'occasion d'autres faits correspondants et juxtaposés, c'est tout. Le fait initial reste bien toujours tel quel au fond; le développement a consisté dans les accroissements successifs que lui ont apportés par voie de superposition bien adaptée les circonstances tout humaines et étrangères au milieu desquelles s'est déroulée la vie religieuse des croyants.

Vraiment??... Ne parlez donc plus alors de *germe* évangélique, d'organisme vivant, d'évolution vitale, toutes expressions qui supposent la vie avec son principe immanent, son type spécifique et ses virtualités latentes. Ce sera honnête et simplement logique de votre part.

Alors, c'est donc la seconde manière d'entendre l'évolution que vous caressez dans vos arrière-pensées, l'évolution hétéronome, toute de superpositions sédimentaires artificielles, sans exigences issues de virtualités contemporaines du germe à son origine? Si c'est ainsi que vous imaginez l'évolution historique de l'Eglise, que n'avez-vous enfin le courage ou simplement la loyauté d'en convenir?

ET C'EST BIEN AINSI, EN EFFET, QU'ILS L'ENTENDENT. L'idée de germe et de vie les gêne. Ils la conservent pour ne point choquer les âmes simples, mais au prix d'un nouveau sophisme. Les *individus* croyants sont vivants. Comment alors ne pas

parler d'évolution vitale puisqu'il s'agit en définitive d'un développement d'œuvres de vie ?

Pardon ! C'est ici qu'on ne passe plus. *Individus* vivants, c'est bien et c'est trop évident. Mais là n'est pas le nœud de la question. C'est de la *société* en tant que telle qu'il s'agit. On peut avoir un groupement d'êtres vivants qui ne sont pas par là-même une société vivante, ayant, comme société, un principe propre de vie, distinct de la vie des membres. Quatre hommes et un caporal font cinq êtres vivants et ne font pas une unité de vie, pas plus qu'un carré de navets. Parlez si vous y tenez de leurs évolutions vitales ; ce ne seront toujours que des évolutions individuelles. Il n'y a pas en dehors et au dessus de chacun d'eux un principe d'union et de vie d'ensemble qui les domine, qui les mène, qui les constitue à l'état de société comme corps global vivant de sa vie propre et organisée.

Voici donc la nouvelle équivoque où l'on vient se heurter. Société est un mot qui a quatre sens possibles :

1° Simple agglomération *fortuite* d'individus ;

2° Agglomération *conventionnelle* d'individus poursuivant une même fin, par des moyens communs, sous une autorité directrice émanée plus ou moins expressément de l'accord de leurs volontés ;

3° Agglomération *naturelle* d'individus poursuivant une même fin par des moyens communs, sous une autorité directrice émanée de la loi naturelle constitutive de l'être social ;

4° Agglomération *surnaturelle* d'individus poursuivant une même fin par des moyens communs sous une autorité directrice émanée de la loi positive divine, constitutive de l'être social.

Dans le 1er cas, vie sociale nulle.

Dans le second cas, même chose, ou à peu près, le principe d'opérations étant constitué par l'apport d'éléments étrangers qui volontairement se mettent en commun.

Dans le 3e cas, *vie sociale* réelle, mais *naturelle ;* c'est la vie des sociétés familiales et civiles, dans ce qu'elles ont au moins d'essentiellement naturel et soustrait comme tel aux caprices des libertés individuelles.

Dans le 4e cas, *vie sociale* réelle encore, mais *surnaturelle*. C'est LE CAS UNIQUE DE L'EGLISE.

Et voilà précisément ce que ne veulent point admettre les modernistes. L'Eglise, pour eux, est une agglomération de rencontre, n° 1 ou 2 tout au plus, qui, comme ensemble et corps vivant, n'a rien de plus que ce que lui apportent ses membres, les unités isolées dont sa masse est constituée.

C'est par rencontre de suffrages populaires, et démocratiques concours, qu'il lui est peu à peu arrivé d'avoir une tête, des membres, et dans tout cela une apparence de circulation de vie toute hétéronome, en définitive, et artificielle. Au vrai, pour eux, l'Eglise est une association d'êtres vivants, qui emprunte toute sa vie à ses membres au lieu de la leur donner, à peu près comme une académie ou une compagnie de chemin de fer. Son Pape (lisez : son président) et toute sa hiérarchie de pouvoirs publics (lisez : de fonctionnaires) n'ont tout juste d'autorité, donc de vie sociale, que ce que la conscience collective des fidèles aura bien voulu leur en octroyer. De *nisus formativus*, d'âme, de plan et d'orientation directrice suivant un type vivant défini, de principe immanent, latent dans son germe, antérieur et supérieur aux rameaux vivants qui en sortent, de vie sociale enfin au sens social à priori, même du n° 3, au sens de la société et autorité familiale paternelle, point ! A fortiori écarte-t-on le concept n° 4 qui met en jeu, non seulement une âme sociale, mais une âme d'origine surnaturelle, œuvre directe extrahumaine et transcendante de l'Esprit de Dieu !

Or, comme le critique, dégagé par principe absolu à priori de toute préoccupation d'ordre surnaturel, constate dans l'histoire du monde des évolutions, ou mieux des constructions sociales n° 1 et n° 2, même si l'on veut n° 3, et comme nulle part rien d'analogue au n° 4 ne s'offre à son observation, tout simplement il conclut que le n° 4 n'existe pas, qu'il faut le rattacher aux trois autres, et en philosopher critiquement d'après ce que l'histoire lui apprend des trois autres. C'est ce qu'on appelle la critique évolutionniste de l'histoire de l'Eglise.

Cela va tout seul. On commence par vider les prémisses, de surnaturel, de tout fait positif de révélation et d'intervention divine. Naturellement on ne retrouve rien de tout cela dans la conclusion. Reste, par exemple, à mettre cette opération préalable d'épuration des prémisses d'accord avec la logique et le bon sens. C'est de quoi l'on n'a cure, et pour cause. La logique et le bon sens des chrétiens n'est pas à l'usage des critiques libres penseurs, qui partent, eux, de cette affirmation à priori, de ce postulat, que le surnaturel est impossible ou inconnaissable. Alors, pour faire plaisir à ces messieurs, et s'entendre avec eux, il faut bien adopter leur langage et ... accrocher l'histoire de l'Eglise à leur postulat.

Et c'est vrai qu'il semble y avoir deux logiques, deux bons sens, deux mentalités radicalement inconciliables en toute cette affaire : la mentalité des gens qui sur bonne et due démonstration rationnelle, tiennent pour certain le fait de l'institution divine primitive de l'Eglise, avec l'Homme-Dieu à son point de départ, sa puissance surnaturelle et sociale d'organisation dans le Souverain Pontificat, — et puis la mentalité des gens qui font abstraction de tout cela et prétendent juger l'Eglise et son histoire comme si tout cela était zéro, comme s'ils n'avaient affaire qu'à un vulgaire épisode, un peu plus compliqué et intéressant peut-être, de la sociologie humaine naturelle.

Ce qui confond douloureusement la raison, par

exemple, et renverse toutes les idées reçues jusqu'à présent en matière de loyauté intellectuelle et de sens commun, c'est la prétention qu'émettent ces gens-là de se dire et de vouloir rester catholiques, malgré l'audacieuse et anticatholique négation de surnaturel que leur critique librepenseuse campe crânement aux origines mêmes de l'histoire de l'Eglise ! Qu'ils soient donc rationalistes, incroyants, athées même s'ils en ont le goût ; c'est leur affaire. Mais qu'ils nous débarrassent au moins de leur contact et ne s'obstinent plus, sur une lâche équivoque, à rester quand même dans nos rangs.

Nous ne les repoussons point s'ils viennent de bonne foi nous demander la lumière qui leur manque. Quand ils osent mêler sciemment des notes malpropres au chant de notre *Credo,* c'est notre droit et notre devoir de les mettre dehors, puisqu'ils n'ont pas la décence élémentaire d'y rester d'eux-mêmes.

Critique biblique, critique historique, c'est toujours la même chose, le même faux départ, le même postulat d'exclusion à priori du surnaturel, et, forcément, la même conclusion finale trop courte, exclusivement humaine et naturaliste !

Nous aussi, assurément, nous admettons très bien le développement graduel de l'Eglise, et l'emploi du mot évolution, voire de la critique évolutionniste ne serait pas pour nous gêner, à la condition toutefois qu'on lui donne le sens qu'exige le fait surnaturel fondamental qui constitue, le plus historiquement du monde, le germe initial d'où procède toute la vie de la société ecclésiastique.

L'assemblée primitive des fidèles y compris leurs pasteurs, les apôtres, et en tête le premier d'entre eux saint Pierre, a été investi par le Christ Fils de Dieu, Dieu lui-même, de toutes les virtualités de vie surnaturelle qui seraient, dans la suite des temps et des circonstances, nécessaires ou utiles à son développement, c'est-à-dire à sa fonction propre, qui est d'assurer par la foi et les œuvres le salut éternel des hommes. C'est à cette virtualité surnaturelle initiale, toujours persévérante, — *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi,* — que l'Eglise doit tous ses accroissements, dogmatiques et disciplinaires, à cette virtualité encore qu'elle devra jusqu'à la fin du monde toutes les modifications, nouveautés et évolutions qui se trouveront en rapport avec sa fin et les circonstances contingentes de sa vie icibas.

Avec la garde du dépôt de la révélation *(traditum* et *scriptum),* elle a reçu, et il le fallait bien, le pouvoir souverain, infaillible, d'en fixer l'interprétation, les formules, de même que, dans l'ordre pratique de son gouvernement, elle a reçu dès l'origine tout le principe surnaturel de vie sociale nécessaire et suffisant pour assurer la perpétuité de sa subsistance à travers toutes les adaptations et transformations qu'elle jugerait utile de faire subir à son organisation pour le plus grand bien surnaturel de l'humanité, c'est-à-dire toujours pour atteindre sa fin propre, en réalisant toujours et quand même le type spécifique de vie qui est toute sa raison d'être sur terre, et qu'elle portait virtuellement dans son germe de par l'institution de son divin Fondateur.

Tout se tient dès lors, et s'éclaire. L'évolution du dogme n'est que la croissance différenciée du symbole initial de foi, comme la frondaison du chêne est la croissance différenciée des énergies vitales mystérieusement latentes au fond du gland.

Et de même qu'il faut pour le développement de la plante le concours de déterminants alimentaires, non pas quelconques, s'il vous plaît, mais répondant à l'avance au type de son espèce, sans que l'œuvre de nutrition évolutive cesse d'émaner du principe intrinsèque et immanent de sa vie, de même l'évolution dogmatique attend du dehors les déterminants, non pas quelconques, mais répondant à l'avance au type spécifique de sa vie propre, sans que pour cela l'œuvre d'accroissement doctrinal cesse d'être œuvre de vie, émanant par conséquent toujours, suivant une orientation fixe, des virtualités initiales de ce germe de révélations qui est le primitif dépôt de la foi.

Nous n'avons pas pour le moment à entrer dans la question théologique particulière de l'évolution des dogmes ni à montrer comment tous les théologiens admettent très bien cette évolution *de implicito ad explicitum.* C'est du caractère général de l'évolution historique de l'Eglise qu'il s'agit, et non pas seulement de l'accroissement de son symbole.

Une observation toutefois, en passant. C'est une erreur très répandue chez nous, et plus encore chez nos adversaires, de restreindre au dépôt *fermé* de la révélation le rôle du magistère infaillible de l'Eglise. Rien de plus vrai en ce qui concerne les vérités à croire *de fide divina* en tant que révélées, et sous ce rapport il est certain que l'Eglise ne peut proposer à notre foi surnaturelle proprement dite, comme objets de définition magistrale, que des dogmes trouvés « par elle », de façon explicite ou implicite, dans le *Verbum Dei revelatum, traditum vel scriptum.*

Mais là ne s'arrête pas l'exercice souverain et infaillible de son magistère. Sans parler des faits dogmatiques et de la canonisation des saints, l'Eglise possède encore, dans les virtualités surnaturelles de sa vie spécifique, en raison de sa fin propre à atteindre, l'autorité dogmatique surnaturelle nécessaire pour trancher, sans possibilité d'erreur, les conflits possibles de la raison naturelle avec le dogme révélé. Nier cela, c'est n'être plus catholique.

Armée donc, dès le principe, de ce double pouvoir doctrinal infaillible, direct *quoad revelata,* indirect *quoad connexa cum revelatis,* l'Eglise l'exerce au fur et à mesure des besoins de l'œuvre générale de salut dont elle a la charge.

Nous ne faisons point difficulté d'accorder qu'en effet ces « besoins » des fidèles, de la collectivité, sont pour l'Eglise l'occasion de manifester les expansions de sa vie. Mais ce que nous ne disons point, par exemple, c'est que le besoin crée l'organe de toutes pièces. Il crée, si l'on veut, une circonstance d'application nouvelle d'un pouvoir déjà existant, mais il ne crée pas ce pouvoir, pas plus que le besoin de respirer ne crée les poumons et encore moins le principe immanent de vie qui est la cause profonde de ce qu'il y a de vital dans la fonction respiratoire.

L'Eglise éprouve, à telle époque, le « besoin » de protéger son dogme contre les envahissements d'une erreur naissante : voilà le besoin occasionnel, sur quoi elle précise la formule dogmatique de sa foi ou condamne l'erreur en question.

Fait-elle alors autre chose que d'exercer son pouvoir vivant, initial, spécifique, permanent, d'autorité magistrale, tout comme la plante, suivant les occasions que lui en fournit l'apport ambiant de l'oxygène et du carbone, ne fait simplement qu'exercer, dans sa fonction chlorophyllienne, son pouvoir vivant, initial, spécifique, permanent d'assimilation nutritive ?

Même chose, identiquement, pour l'évolution des institutions sociales de l'Eglise. Nous avons aujourd'hui des chanoines, des vicaires généraux, des cardinaux, des Congrégations romaines, etc., etc., qui n'existaient pas au temps de Jésus-Christ et de saint Pierre. Tout cela, dit-on, est pur produit de circonstances. Pardon ! Tout cela a été *occasionné* par les circonstances, oui; tout cela *procède* entièrement des circonstances, non ! En tout cela deux choses se trouvent réunies, toujours : l'occasion qui est au dehors, et la *puissance* créatrice de l'institution, qui est au dedans. Un coup de soleil occasionne une poussée de végétation ; direz-vous qu'à lui tout seul il s'en charge ? Tel est pourtant le raisonnement de la critique évolutionniste qui ne veut voir dans les développements de l'Eglise que des superpositions hétéronomes, simplement adaptées aux besoins de la conscience chrétienne, comme charpente sur un mur ou chapeau sur une tête.

Le lecteur, vu l'extrême gravité du sujet, nous pardonnera sans peine d'avoir voulu être clair, au risque de paraître long. Il ne perdra pas son temps, croyons-nous, à méditer encore les quelques réflexions complémentaires que voici.

La critique évolutionniste traite l'Eglise comme un physiologiste matérialiste traite l'être humain, c'est-à-dire en supprimant à priori l'âme, un des deux éléments essentiels qui le constituent. Partant de ce principe que l'Eglise n'est qu'une agglomération tout accidentelle d'unités vivantes, sans aucun principe surnaturel de vie sociale dès l'origine, dans son institution embryonnaire, il raisonne en conséquence, et arrive tout naturellement à cette conclusion qu'il n'y a rien d'immuable dans cette association pieuse de croyants, rien qui ne puisse changer, disparaître, se modifier par voie d'évolution, au gré des exigences de la vie humaine naturelle. Elle a progressé ; elle progressera encore, étant, comme toute chose humaine, condamnée à progresser ou à mourir. Mais elle ne pourra progresser, dit-il, qu'à la condition de marcher résolument en avant, de biffer de son symbole les vieux dogmes desséchés qui ont cessé de plaire à l'esprit moderne, de se démocratiser à fond dans ses institutions de gouvernement hiérarchique, de lâcher enfin son étiquette fausse, prétendue divine et révélée, pour rentrer dans le rang et se montrer, ce qu'elle a toujours été en réalité, chose purement naturelle, quoique très belle tout de même, œuvre uniquement issue de l'invention des hommes... Air connu. Toujours le même !

Tel est le *roman* où la fantaisie libre-penseuse s'offre la puérile satisfaction de se bâtir une Eglise à son gré, comme si ce n'était pas la première loi fondamentale de la logique et du bon sens de ne jamais laisser envahir par le rêve le domaine sacré des faits objectifs de l'histoire.

Au roman nous opposons la réalité historique et catholique du Christ-Dieu et de la vie surnaturelle permanente qu'il a, dès le germe de son institution, donnée pour toujours à son Eglise, *usque ad consummationem sæculi.* C'est là un point capital d'apologétique où aucun moderniste n'est capable de se tenir en équilibre entre l'affirmation et la négation. Fatalement, et quoiqu'il répugne aux situations franches, il lui faut opter : être hérétique avec la libre-pensée et son concept naturaliste de critique évolutionniste appliquée à l'histoire de l'Eglise ; ou être catholique avec nous.

Mais voici où la fiction du roman s'accuse encore davantage. Nous avons accepté très volontiers l'idée du développement vital graduel de l'Eglise, analogue aux évolutions du germe initial d'où sort la plante adulte. En un certain sens l'idée et le mot (germe) sont bien choisis, et puisque nos adversaires en font emploi, nous avions tout avantage à les battre avec leurs propres armes, dans leur propre langue. Au vrai, à ne considérer dans la société chrétienne que sa partie matérielle, ce qui en paraît au dehors, ses manifestations et adaptations variées aux circonstances changeantes de la vie humaine, il est très vrai que son « corps » a grandi, que ses membres se sont multipliés, que ses institutions et ses œuvres se sont faites plus complexes au cours des âges sous la poussée de l'esprit intérieur de vie dont le Christ l'avait animé à son berceau.

Loin de nous, donc, la pensée de faire un grief bien sérieux aux penseurs et apologistes catholiques de la facilité avec laquelle ils consentent à parler, tout comme font les adversaires de l'Eglise, de son « évolution » organique, au sens de l'évolution ordinaire de l'être vivant qui provient d'un germe et n'arrive que par étapes successives à sa maturité.

Il y a pourtant gros danger d'équivoque et d'erreur à penser et parler ainsi. L'Eglise, prise intégralement pour tout ce qu'elle est, en tout ce

qu'elle a reçu de son Fondateur comme société divino-humaine, n'est pas du tout un être vivant sujet aux indigences du germe, aux accroissements progressifs de l'âge adulte, aux caducités de la vieillesse et de la mort.

Le germe ne donne pas de fruits immédiatement : l'Eglise a porté tous les siens dès sa naissance. La plante croît, se nourrit et s'augmente aux dépens des aliments du dehors : l'Eglise n'a jamais reçu du dehors, du côté des hommes, ni un pouvoir de plus, ni une force quelconque, ni une augmentation de vie ou de santé qu'elle n'eût déjà, en droit ou en fait, par elle-même entièrement dès le début. La plante souffre, s'étiole, vieillit et meurt : l'Eglise peut paraître, dans ses membres, — et c'est évident — souffrir, s'étioler, vieillir même. Il est vrai pourtant, et quel catholique en peut douter ? que l'Eglise, dans son principe intangible de vie surnaturelle, ne peut ni souffrir, ni s'étioler, ni vieillir, ni mourir, quand même il ne resterait sur la terre, à la fin des temps, qu'un tout petit nombre de chrétiens pour faire écho, à travers la longue chaîne des siècles, à la vitalité surnaturelle parfaite, toujours identique à elle-même, qui animait le petit nombre des fidèles du Christ au lendemain de la Résurrection et de l'Ascension.

Voulez-vous me dire si, en un temps quelconque de la durée, en un lieu quelconque de l'espace, l'Eglise, dépositaire des moyens de la Rédemption, n'a pas été et ne sera pas toujours identiquement capable d'assurer le salut surnaturel de tout homme quelconque rencontré sur sa route ?

Et si, au premier siècle, l'Eglise du Christ n'avait rien à attendre de l'évolution future pour devenir plus puissante et plus opérante, si rien, absolument rien ne lui a manqué alors de tout ce qui pouvait être nécessaire ou utile à son rôle de rédemptrice pratique de l'humanité, c'est donc qu'elle était parfaite alors, complètement constituée, en pleine vigueur de maturité intégrale, dès le premier instant de son institution sur la terre ?

Et si, par ailleurs, la succession des âges n'a rien ajouté au caractère de sa mission primordiale, qui était, dès l'origine, de procurer le salut de tous les hommes pour tous les temps, jusqu'à la consommation des siècles, se peut-il quelque chose de plus contradictoire au fait et au droit historique de son institution divine que l'application des théories évolutionnistes à l'enchaînement de son histoire ? A ce compte-là, il faudrait donc tenir aussi pour embryonnaire au début, croissante par étapes successives d'évolution, la puissance créatrice de Dieu, sous prétexte que ses manifestations matérielles dans notre monde de la nature vivante présentent dans leurs perfectionnements successifs ce double caractère : embryonnaire et évolutif !

La vérité profonde est que *formellement* il n'y a pas et ne peut pas y avoir d'évolution, aucune évolution, dans l'Eglise du Christ, investie par lui, à la première heure, de toute la perfection d'être et de principes de vie que réclamait, une fois pour toutes — *ne varietur*, — la mission dont il la chargeait au sein de l'humanité, pour tout le temps compris depuis ce moment-là jusqu'à la fin des siècles.

Evolutions *matérielles*, tant qu'on voudra ! Manifestations extérieures, expansions variées, applications nouvelles et changeantes de ses pleins pouvoirs originaires de vie et d'action, tant qu'on voudra ! Parallélisme des deux vies, de la vie de l'Eglise avec celle des sociétés humaines, et donc adaptations, nécessaires autant que salutaires, des pleins pouvoirs originaires de vie et d'action de l'Eglise aux institutions et mœurs changeantes des hommes, tant qu'on voudra encore ! Et si l'on tient à voir là, du côté de l'Eglise, par le dehors, quelque chose qui ressemble « matériellement » au moins à de l'évolution, quelque chose qu'on pourrait appeler l'éternelle et immuable grâce de Dieu et de son Christ se moulant sur les évolutions de notre pauvre nature, tant qu'on voudra, toujours !

Mais c'est tout, et c'est assez ! Oui, c'est assez regarder l'Eglise par son côté *matériel* qui est humain, donc, si l'on veut, évolutif. Il faut savoir aussi la regarder par son côté *efficient* et *formel*, je veux dire dans sa cause institutive qui est Dieu, et dans l'élément intrinsèque et formel de sa vie, dans son autorité, sa puissance sociale, qui est de Dieu encore. Pas d'évolution par là ! Pas de progrès par là non plus ! Divine et immuable perfection, dès le principe !

Et que parle-t-on de *progrès* dans l'Eglise ? Voilà encore un grand mot, bien équivoque, emprunté un peu inconsidérément à la langue moderne par nos écrivains catholiques, et trop souvent lâché dans les polémiques sans les distinctions qui s'imposent. Inutile de les redire. Ce sont les mêmes absolument que celles qui viennent d'être précisées à propos d'évolution.

Catholiques, mes frères, et vous surtout, modernistes qui êtes catholiques encore, isolez-vous un instant du fracas des mots, et regardez-y de près, dans la sereine indépendance de votre sagesse, faite de raison, de foi et d'histoire. Et vous verrez ceci, dans la théorie aussi bien que dans la pratique de la mission confiée par Jésus-Christ à la société fidèle qu'il lançait après lui, héritière et continuatrice de son œuvre, dans le sillage troublé des destinées humaines : depuis son origine jusqu'à présent, hier comme demain, et toujours, pas un iota de plus, pas un iota de moins, dans la puissance de doctrine (intelligences) et de gouvernement (volontés) dont l'Eglise a besoin pour procurer le salut des âmes. Donc, ni progrès, ni décadence possible. C'est à quoi il faut penser quand on fait intervenir les idées d'évolution et de progrès dans l'histoire « humaine » de l'Eglise.

Voici, au surplus, pour terminer sur une note moins abstraite, plus réjouissante, un petit fait

divers de controverse moderniste qui ne manque pas de saveur.

Harnack et Loisy sont deux coryphées de la moderne critique exégétique libre-penseuse, aussi parfaitement hérétiques et anti-catholiques l'un que l'autre. Or, pour Loisy le développement historique de l'Eglise est une évolution, un progrès, tandis que pour Harnack c'est une régression, une décadence.

Loisy voit dans le *Message* un germe, Harnack un arbre parfait.

Loisy aime parler la langue savante : il demande donc « scientifiquement » que l'Eglise se conforme aux lois inexorables de l'évolution qui l'entraîne, qu'elle s'adapte aux progrès de son siècle, et épouse plus intimement tous les reliefs de la société moderne. Harnack, qui sait à quoi s'en tenir sur la science en général et sur les mirages décevants de la théorie de l'évolution en particulier, crie au contraire casse-cou au christianisme des Eglises actuelles, les supplie, non pas d'aller en avant, ce qui serait leur perte, mais de revenir en arrière, ce qui sera leur salut, de laisser le progrès scientifique suivre ses destinées et de revenir à l'idéale simplicité évangélique primitive qu'elles ont trop perdue, qui était du premier coup toute leur pleine perfection d'être et d'agir dans le monde. Elles peuvent progresser en faisant des prosélytes — progrès purement objectif et matériel; elles sont incapables de progresser de progrès formel et subjectif en ajoutant un trait de plus à la physionomie du Messie, le premier des fils adoptifs de Dieu le Père, qui est aux cieux, en ajoutant une ligne de plus au *Sermon sur la montagne*.

L'évolution c'est la vie, dit Loisy, disent les modernistes; l'évolution c'est la mort, dit Harnack; et là où le premier lieutenant français de la critique exégétique rationaliste aperçoit l'apothéose future du christianisme modernisé au sein des sociétés humaines, le général en chef allemand ne voit pour lui que la déchéance et la ruine.

N'est-ce pas que c'est curieux, suggestif et typique, et que, à défaut de beaucoup d'autres meilleures raisons, le spectacle de cette discorde dans le camp ennemi nous autorise à rester sur une légitime défiance à l'endroit des exigences, aussi tranchantes à priori qu'injustifiées de toute façon, de la critique évolutionniste de l'histoire de l'Eglise, laquelle d'ailleurs emprunte ses inspirations, absolument métaphysiques, à l'hypothèse philosophique dite « théorie de l'évolution » qui est loin d'être 1° démontrée, 2° acceptée de façon unanime par les naturalistes, 3° en faveur croissante dans le monde savant.

Au fond, c'est Harnack qui a raison; non pas, certes, en ce qu'il nie du caractère vital surnaturel du christianisme, mais en ce qu'il affirme de la perfection initiale substantielle que lui a donnée du premier coup son auteur Jésus-Christ. L'erreur, par exemple, est de tenir pour *actuelle* cette perfection dès le début, et de ne pas admettre de progrès ou évolution possible dans les manifestations intérieures de sa complète *virtualité* primitive.

Aussi prenons-nous position entre ces deux théories extrêmes. Ni tant, ni si peu de changements dans l'Eglise. Ni *évolution universelle* sur toute la ligne, y compris celle des dogmes, de ses puissances, de sa hiérarchie, de son magistère, *de jure divino;* ni *évolution nulle*, dans une sorte de morte et stupide cristallisation !

Nous disons : *Vetera novis augere*, et non point : *Recedant vetera, nova sint omnia.* Dans notre catholique doctrine, fermement campée sur la triple base de la philosophie, de la foi et de l'histoire, *vetera novis* AUGERE n'est pas du tout *vetera novis* DELERE.

L'âme divine qui anime l'Eglise, qui la fait vivre et agir, n'a point d'âge. Elle n'est jamais, à aucun moment, ni vieille ni jeune. Elle reste toujours, comme chose de Dieu, immuable, identique à elle-même. Son corps est au contraire sujet à changements, étant une variable dépendante à la fois du principe interne de vie et des circonstances extérieures occasionnelles de son alimentation, de ses manifestations sensibles.

Voilà l'Eglise, et voilà toute son histoire. Puissions-nous, aux yeux des trembleurs de la foi, l'avoir bien éclairée, de la seule lumière qui soit capable d'en faire éclater toute la splendide surnaturelle beauté, et, aux yeux des fidèles, l'avoir vengée des abaissements et des tares auxquels la méchante campagne du modernisme hérétique se plaît à la condamner !

(A suivre).

L' « AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

EXPOSITION DE LA MORALE CATHOLIQUE. — **Le Vice et le Péché.** *Conférences* de M. le chan. Janvier à Notre-Dame, 1907. — Un fort vol. in-8° de 420 pages, 4 f. — Paris, Lethielleux.

Pour peu qu'on ait quelque sens des choses de la philosophie, et quelque teinture aussi de scolastique, on sait que l'être seul est intelligible, le néant pas du tout. Le mal, à vrai dire, n'est pas sous tous rapports un zéro absolu, puisqu'on peut le rattacher à quelque sujet positif auquel il se rapporte comme la cécité à l'œil dont le nerf optique est paralysé. On se fait ainsi une idée du mal par voie d'opposition au bien, à l'être. Mais il reste néanmoins, malgré tout, que cette appréhension est toute indirecte et négative, et que, en définitive, rien n'est pour notre esprit difficile à saisir comme le péché. Quand on en veut parler avec clarté il faut recourir à des périphrases, à des détours, et projeter le plus possible sur sa métaphysique et essentielle obscurité la lumière des mille circonstances, positives celles-là, qui l'entourent, le préparent, le consomment et laissent, hélas ! après lui dans le monde de la réalité de trop saisissants vestiges de son passage.

En philosophe bien informé, M. le chanoine Janvier connaissait l'écueil du sujet choisi l'an dernier par lui pour matière de ses conférences. Nous ne surprendrons personne en disant qu'il a su l'éviter avec sa maîtrise habituelle. Ceux qui ne l'ont pas entendu en jugeront par le volume que nous annonçons aujourd'hui, le 5e de la série *(Exposition de la morale catholique)*, consacré *au vice et au péché, aux caractères qui en font la malice, aux puissances qui les produisent.*

Malgré l'aridité — nous disions tout à l'heure : l'intrinsèque obscurité inévitable — de la théorie de ce non-être qu'est le péché, malgré la préoccupation visible chez le savant conférencier d'en pousser jusqu'au bout l'analyse, tout se tient dans cet édifice doctrinal de très grand style, tout s'harmonise et s'éclaire merveilleusement à la lumière des principes profonds, indiscutables, qui régissent la psychologie humaine, voire un peu aussi la physiologie, ou, pour mieux dire, la psycho-physiologie, dans ses rapports objectifs avec la loi naturelle, fondement philosophique de la morale, et la loi positive révélée.

Trois gros problèmes, des plus graves et angoissants qui inquiètent la pensée humaine, s'offraient à la critique de l'orateur : *la coopération de Dieu au mal* moral du péché ; *la coopération du démon au péché* de l'homme ; enfin, *le péché originel* et ses suites. Franchement, sans tergiverser, avec une certaine audace même, l'audace que donne aux maîtres la conscience de leur force, l'auteur les aborde, les expose longuement, sans rien dissimuler des détails qui compliquent leur difficulté, et les résout avec une sûreté de logique qui ne laisse à la raison, réduite au silence, satisfaite et persuadée, aucune possibilité prudente de s'en émouvoir encore.

Ce n'est pas qu'on nous offre ici des solutions nouvelles. Il y a beau temps que nos théologies, nos manuels d'apologétique, nos catéchismes même, ont formulé la réplique nécessaire et suffisante qu'appellent sur ces trois points classiques les objections de l'incrédulité. Mais pour l'apologiste, le catéchiste et le théologien, il y a différentes manières d'atteindre aux racines de la formule afin de s'en justifier personnellement la valeur critique. C'est un travail qu'ils pourront faire sans peine, et en toute sécurité, avec M. le chanoine Janvier. *Dulcius ex ipso fonte bibuntur aquæ*, dit le poète. Et quelle eau plus pure que celle qui coule de ces trois sources : Aristote, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, la raison, la patristique et la philosophie scolastique, auxquelles le conférencier de Notre-Dame s'est fait une loi d'emprunter non seulement leurs meilleures inspirations, mais très souvent le texte même de leur incomparable enseignement ?

Est-il besoin de dire que si la raison se trouve courte en face de la thèse du péché originel, dont la dogmatique relève essentiellement de la Révélation, elle y joue néanmoins un rôle de premier ordre, bien que purement apologétique ? Aussi deux conférences sur six sont-elles consacrées à ce « péché capital », et ceux qui connaissent la manière de l'auteur s'imagineront sans peine ce qu'il a accumulé, en plus de deux cents pages, de science et d'érudition polémiques à propos du péché originel. Nous ne croyons pas qu'il existe là-dessus à l'heure actuelle, en langue française, rien de plus fouillé, de plus clair et de mieux approprié aux besoins de la controverse contemporaine.

Comme ses aînés, ce 5e volume de l'*Exposition de la morale catholique* renferme, outre la série des *Instructions* de la Retraite pascale, pratiquement fort intéressantes comme application de la doctrine exposée dans les Conférences, des appendices où sont groupées des « notes explicatives » extrêmement précieuses visant surtout l'histoire et la bibliographie complémentaires des erreurs signalées au cours de l'exposé doctrinal. Le lecteur sera étonné d'y apprendre comment l'on trouve parfois enseignées en de très anciens auteurs, vieux de 2,500 ans, les plus récentes nouveautés du modernisme.

Le Prêtre dans l'Evangile. *Elévations et Méditations*, par l'abbé E. Vautier. — Tome II. — Chez l'auteur, à Flers-de-l'Orne. — Prix *franco*, 2 f. 25.

Ce deuxième volume est digne de son aîné (voir *Ami* 1907, p. 236) et fait bien augurer du troisième et dernier qui doit paraître dans le courant de cette année.

Nous sommes ici en plein ministère apostolique. Le prêtre et les vraies vertus sacerdotales. Le prêtre et le zèle pour le salut des âmes. Les relations du prêtre avec les diverses catégories de fidèles et avec les pécheurs. Les difficultés du saint ministère, aussi ses consolations. Le prêtre en ville et à la campagne, dans sa patrie et dans sa famille. Le prêtre au confessionnal. Le prêtre et l'Eucharistie. Le prêtre et la prédication de l'enfer, etc. Qu'il fait bon méditer, approfondir de tels sujets à la lumière de l'Evangile et des exemples de Celui qui est par excellence le « Bon Pasteur ! » Nous n'avons pas donné les titres, mais seulement une vue d'ensemble des soixante méditations que renferme ce tome IIe, et dans le choix et la variété desquelles se reproduisent toutes les conditions et on peut dire tous les détails de la vie apostolique.

Ces Méditations et Elévations, conçues dans un esprit très actuel et très pratique, substantielles et en même temps suffisamment développées, et, — ce qui ne gâte rien, — écrites dans un style simple, clair, alerte, bien français, enrichies de citations, de traits courts et suggestifs, seront goûtées du clergé et fourniront à sa piété comme à son zèle un aliment de choix.

Enfants, à la Sainte Table ! *Difficultés d'écoliers*, par le P. Jos.-Marie Cros, S. J. — PREMIÈRE SÉRIE. — Bruxelles, librairie Albert Dewit, rue Royale, 53.

Ce volume, le premier de la série, vient à son heure. Il éclaire, d'une façon tout à fait lumineuse, la voie tracée par les récents décrets du Saint-Siège relativement à la communion fréquente.

L'auteur, un de nos plus zélés missionnaires, a pu, dans l'espace de trente ans et au cours de retraites données à des auditoires variés, déterminer de nombreux enfants à communier fréquemment, au grand profit de leurs âmes. Il parle donc d'expérience, et dans un avant-propos suggestif il expose lui-même la genèse de cet ouvrage.

Dans chaque retraite prêchée par lui il invitait les élèves à indiquer par écrit les difficultés particulières qui les arrêtaient dans la pratique de la communion. Puis, il y répondait de vive voix, en quelques mots clairs, pleins de doctrine, et souvent à l'emporte-pièce.

Ce sont ces difficultés qui, groupées depuis sous certains chefs, sont publiées aujourd'hui dans leur texte original. Le 1er Recueil comprend 43 chapitres et chaque chapitre répond à plusieurs objections. On devine par là combien le sujet se trouve fouillé à fond et comme épuisé. Et cependant parmi cette grande variété d'objections, il n'en est pas qui ne se rencontrent un peu partout dans la pratique et auxquelles on ne soit heureux de voir opposer une réponse vraiment topique. Entre beaucoup d'autres, on remarquera les éclaircissements très concluants donnés sur la tiédeur ou plutôt sur la communion *tiède* « invention des Jansénistes. »

A la suite des chapitres, sont reproduites des lettres d'élèves d'âge différent ou encore de recteurs et d'aumôniers, exposant les résultats obtenus et les heureux effets de la communion fréquente, la facilité aussi avec laquelle on peut surmonter les difficultés pour que s'implante dans un collège ou un orphelinat, non seulement chez une élite, mais chez la grande majorité des écoliers, cette salutaire pratique.

Après avoir parcouru ces pages vraiment vécues et d'un si palpitant intérêt, écrites du reste dans le style

français le plus pur, il ne se peut que ceux mêmes qui seraient encore sous le coup de quelque prévention plus ou moins janséniste, ne soient séduits par une thèse si magistralement exposée et n'admettent pas les conclusions de l'auteur, qui sont du reste celles de l'Eglise.

Œuvres complètes du T. R. P. Achille Desurmont, de la Congrégation du Très Saint Rédempteur. — Tome II : *Le Credo et la Providence.* — Tome III : *La Vie vraiment chrétienne.* — Prix pour les souscripteurs, 2 f. 80 le volume. — On souscrit à la librairie de la Sainte-Famille, 11, rue Servandoni, Paris.

Nous avons dit un mot du P. Desurmont et de la publication de ses œuvres en rendant compte du premier volume de la première des trois séries à paraître, savoir, celle qui se réfère à la « Vie chrétienne. » *(Ami* 1907, p. 235).

Le tome II s'ouvre par une introduction de l'auteur sur saint Alphonse, docteur de l'Eglise. C'est l'étude de l'écrivain ou plutôt du théologien, où l'on montre comment saint Alphonse est apôtre par charité et maître éminent en ascétisme.

Le livre du *Credo et de la Providence* n'est pas, comme le titre pourrait le faire supposer, l'étude comparative du *Credo* et de la *Providence ;* c'est la simple juxtaposition, en un seul volume, de deux traités distincts et séparés, sans autre lien qu'une similitude générale de sujet et d'idées.

Le premier traité est une explication *nouvelle* et *neuve* du Symbole des Apôtres, article par article. Explication nouvelle par des considérations et des applications psychologiques que nul auteur n'avait encore présentées. Explication neuve par les qualités éminentes de style et de composition que tous admirent chez le R. P. Desurmont.

Le second traité, travail tout à fait personnel, est une étude théorique et pratique des insondables, intéressants et redoutables mystères de la Providence au triple point de vue doctrinal, ascétique et social. Il y a là une abondance et une richesse d'aperçus dont il n'est pas possible de donner même une idée. Cette étude surtout, fruit d'une longue expérience, rendra de très grands services à tous ceux que préoccupent les problèmes religieux et sociaux de l'heure présente.

Le tome III : *La Vie vraiment chrétienne,* est divisé en dix livres.

Le premier est une étude magistrale sur « saint Alphonse, docteur de la vie vraiment chrétienne. »

Les livres suivants embrassent, dans un cadre régulier et lumineux, la substance de ce qu'il faut savoir, de ce qu'il faut éviter, de ce qu'il faut faire pour vivre d'une vie vraiment chrétienne. Le dixième et dernier expose sous forme d'entretiens dialogués comment la famille peut être le sanctuaire de la vie chrétienne et quelles pratiques salutaires elle doit adopter et accomplir à cet effet. On trouvera également dans le neuvième d'amples renseignements sur Notre-Dame du Perpétuel Secours et sur l'Archiconfrérie établie en son honneur.

Il y a dans toutes ces pages un souffle d'ascétisme vivifiant, mis avec art et clarté à la portée des simples aussi bien que des savants.

L'assistance aux vieillards, infirmes et incurables. *Commentaire de la loi du 14 juillet 1905,* par M. Lachet. — Un vol. in-8, 7 fr. — Librairie Larose, 22, rue Soufflot, Paris.

La loi du 14 juillet 1905, en rendant l'assistance obligatoire, et en en imposant la charge aux communes, constitue une innovation dans notre droit moderne, devenue d'ailleurs nécessaire dans l'état de la société.

Mais, précisément parce qu'il s'agit là d'une matière nouvelle et complexe, il est indispensable pour bien comprendre la loi et pour en étudier la portée, de faire usage d'un commentaire approprié qui en montre le mécanisme et les applications. Nul mieux que M. Lachet, l'éminent magistrat, dont l'érudition est inépuisable, n'était qualifié pour entreprendre ce travail ardu, qui n'était facilité par aucun ouvrage analogue, et qui d'ailleurs a reçu du savant auteur sa forme définitive.

En écrivant ce docte commentaire, M. Lachet a atteint le double but de faciliter la tâche difficile de ceux qui sont appelés à appliquer la loi nouvelle, et aussi d'enseigner à tous l'économie de cette réforme et la place qu'elle occupe désormais dans notre législation.

Nos lecteurs pourront consulter cet ouvrage avec le plus grand profit. C'est souvent en effet qu'ils peuvent être appelés à donner des conseils pratiques relativement à l'application de la loi, et la savante glose que nous indiquons ici est indispensable pour que ces avis soient éclairés.

A propos du blasphème. *Etude de quelques locutions françaises prétendument blasphématoires,* par le P. Manise, C. SS. R. — Broch. in-18 de 87 p., 0 f. 75. — Desclée, à Tournai.

De formula S. N. de D., par Ed. Brahm, C. SS. R. — Broch. in-12 de 56 pages. — Paris, Retaux.

On l'a dit avec raison, les pires blasphèmes ne sont pas toujours ceux que l'on pense. Ceux qui font le plus grand tort à l'âme chrétienne, à la société chrétienne, ce sont ces énormités impies qui se débitent à froid, dans les meetings, dans les ateliers, dans les livres et les journaux, voire même quelquefois dans nos assemblées législatives, contre Dieu, contre la religion, contre les dogmes, contre ce qu'il y a de plus digne de nos respects et de notre vénération. Et cependant, accoutumés à ne se mettre en garde que contre d'autres prétendus blasphèmes, on n'a pas de ceux-là l'horreur profonde, instinctive, que tout chrétien digne de ce nom devrait avoir.

C'est l'impression qui se dégage de la lecture de l'opuscule du P. Manise.

A part quelques très légères réserves qui seront précisées en temps opportun, l'*Ami du Clergé* approuve très fort la « campagne » théologique du P. Manise contre l'erreur populaire de fait, qui blasphème formellement sur des locutions qui ne sont elles-mêmes nullement blasphématoires. On peut discuter sur les moyens prudents d'arriver à extirper cette erreur de jugement. L'erreur n'en reste pas moins une erreur. Il serait temps que nos théologiens moralistes prissent l'habitude de la traiter au moins spéculativement comme telle, et pratiquement aussi, à l'occasion.

Le P. Brahm, exactement dans le même ordre d'idées, et pour arriver aux mêmes conclusions, consacre une étude spéciale à la formule française *S. N. de D.* Nous ne pouvons que confirmer à son sujet les appréciations ci-dessus émises à propos de l'opuscule, à portée plus étendue, du P. Manise.

Instruction et éducation au Catéchisme, par M. le chan. Desers. — Un vol. in-18 de 110 p., 2 f. — Paris, Lethielleux.

L'instruction et l'éducation chrétiennes de l'enfance sont plus que jamais, et au premier plan, la grande préoccupation actuelle du ministère pastoral. On a sans doute de tout temps enseigné le catéchisme ; mais il y a manière de le faire, et manière, naturellement, très susceptible de varier suivant le changement des mœurs et le besoin des circonstances. M. Desers se garde bien de préconiser l'inspiration et les méthodes qui ont pu suffire jadis, au temps où l'éducation familiale apportait